

Tradition et transmission

TRANSMETTRE LA VIE DE L'ESPRIT À L'EXEMPLE DU PSAUTIER

La vie monastique se transmet. Elle traverse les siècles, non sans crises, non sans risque de se perdre, de s'étioler, voire de mourir. Savons-nous encore transmettre ? Je m'inquiète. Je vois autour de moi des traditions se déconstruire, sans bruit, comme un mur qui s'effrite et finalement s'écroule tout entier. « La tradition est le progrès d'hier. Le progrès est la tradition de demain » (Jean Guilton). Il y a dans l'acte de transmettre un paradoxe. Il y faudra conjuguer fidélité et créativité. Sans quoi la tradition devient stérile et la transmission se meurt. « Les traditions, ça se crée », disait un ami, comme pour en exalter le paradoxe. Mais un autre ami, sage philosophe, me rappelait : « Plus l'on veut transmettre, plus sûrement on manque la véritable transmission. » Il y a donc à découvrir un art de la transmission si proche de la vie, qu'elle s'accomplit presque sans le vouloir, malgré soi, malgré tout, l'air de rien, comme on dit.

Un des lieux où nous vivons la continuelle régénération est la *lectio*. Il s'agit d'un acte. Une application au texte si littéralement que l'Esprit en vient à être communiqué. En Isaïe, il y a un verset qui prophétise tout le processus, jusque dans l'acte de lecture : le lecteur, s'il accepte de lire ce qui s'y trouve écrit, ne peut plus se soustraire à la force que le texte tient à communiquer. Il est pris. Pris au jeu, pris à l'influence, véritablement aimanté. Il ne pourra plus faire autrement que de transmettre, c'est-à-dire d'aimer à son tour tous ceux qui le rencontreront, le liront, viendront après lui. Voici le texte. Mais attention, vous ne pourrez le lire sans vous brûler :

Quant à moi, voici mon alliance avec eux, dit le SEIGNEUR.
Mon Esprit qui est sur toi et mes paroles que j'ai mises dans ta bouche
ne quitteront pas ta bouche,
ni la bouche de ceux de ta race,
ni la bouche de la race de ta race,
dès maintenant et pour toujours, dit le Seigneur (Is 59, 21).

Parlant du Serviteur du Seigneur, le prophète soulignait de même : « Il verra une postérité » (Is 53, 10), parole d'autant plus remarquable, qu'on vient de dire « qu'il a été frappé à mort » et qu'on parle de son tombeau et de sa sépulture déjà accomplie (Is 53, 8-9). Il y a une force secrète qui se transmettra, une prophétie qui transcende même la mort du témoin, une parole qui ne tombera jamais plus. Des textes de ce genre nous brûlent d'espérance.

Un autre lieu où ce processus se vérifie à la lettre, est la psalmodie. J'aimerais m'attarder un peu sur ce seul point. Qui s'applique aux psaumes, assume une tradition, l'actualise et, c'est du moins ce qu'il s'agira de découvrir, *transmet*. Oui, le psaume lui-même nous assure – et nous console en le disant explicitement – que la psalmodie n'aura plus de fin.

Quelques exemples...

Ce processus m'avait frappé en ruminant le psaume 101¹. J'aime beaucoup ce psaume. Dans son titre il est dit qu'il est tout simplement « prière » (*tephillah*), pas même « psaume » (*mizmor*), qui suppose quelque effet musical. C'est plutôt rare pour les cent cinquante psaumes (cf. Ps 16, 1 ; 85, 1 ; 89, 1 ; 141, 1). Il est, dit encore le titre, le cri du cœur d'un pauvre, qui « répand » son âme et sa plainte « devant le SEIGNEUR », comme Anne au premier livre de Samuel : « J'épanche mon âme devant le Seigneur » (1 S 1, 15), ou encore comme dans les Lamentations : « Répands ton cœur comme de l'eau devant le SEIGNEUR... » (Lm 2, 19²).

Or ce psaume souligne plus que beaucoup d'autres la dimension de la durée. Le temps joue un rôle dominant dans cette grande poésie. Comme plainte, cette prière est une des plus longues de tout le psautier. Il lui faut plus de dix versets pour dire qu'il est pauvre, démuné, réduit à rien, et que cela, il le vit « tout le jour » et « tout le temps » (101, 2-12 : avec cinq fois le mot « jour » en ces onze versets).

En beau contraste, juste après qu'il ait comme touché le fond, au creux le plus profond de sa prière, le pauvre a l'air de rebondir (v. 13 et suivants). « Mais toi, SEIGNEUR... » Il retrouve le Nom. Il rappelle la Ville sainte. Il exprime sa foi que le temps est venu : « Il est temps de la (= Sion) prendre en pitié car l'heure est venue. » Il voit déjà

¹ Nous prendrons la numérotation des psaumes du psautier liturgique, mais sans nous astreindre à en suivre toujours la traduction.

² Cf. également Ps 61, 9 : « Devant lui, épanchez votre cœur. »

toutes les nations se joindre pour adorer : « Peuples et nations se joindront pour rendre un culte au SEIGNEUR. » Il sait et affirme avec force que le Seigneur écoute « la prière du spolié », entend « la plainte des captifs » ! Les perspectives les plus larges, les plus universelles s'ouvrent dans son cœur.

En réalité, il en est toujours ainsi : seul le plus pauvre qui va jusqu'au bout de sa détresse, trouve l'accès à un universel authentique, le seul qui ne soit pas totalitaire³.

Puis en une dernière strophe (v. 24s.), il revient à soi et à son point de départ. Il revient du même coup à Dieu, et à l'expérience contrastée des temps : « Mon Dieu, ne me prends pas *au milieu de mes jours* ! *Tes années recouvrent tous les temps* » (v. 25). Il réalise que le Dieu auquel il appartient et qu'il peut appeler « *mon Dieu* », dans sa merveilleuse transcendance au temps et à la durée « est de toujours à toujours ». C'est l'articulation de ces deux temps qui lui rend l'espoir. Il termine sa prière avec assurance. La continuité est garantie : « Toi, tu es le même, tes années ne finissent pas » (v. 28), tandis que « les fils de tes serviteurs trouveront un séjour et (que) devant toi se maintiendra leur descendance » (v. 29). « Devant toi » ou « devant ta face » signifie avoir un rapport de louange et de fête, dans le culte de la Jérusalem rebâtie. Au moment où il se tait, il sait et affirme : la louange se maintiendra, elle n'aura plus de fin.

Depuis tout un temps, j'avais été frappé de voir combien cette finale correspondait littéralement à celle d'une autre longue prière d'un pauvre, celle du psaume 68 :

Car le Seigneur écoute les humbles [...]
 Car Dieu viendra sauver Sion et rebâtir les villes de Juda.
 Il en fera une habitation, un héritage :
 patrimoine pour les descendants de ses serviteurs,
 demeure pour ceux qui aiment son nom (v. 34 et 36-37).

Ici également une descendance est assurée et un héritage est transmis.

Puis je m'étais interrogé : y aurait-il d'autres exemples ? Et presque aussitôt, je voyais le psaume 29 et le psaume 44 me faire comme un clin d'œil. Le psaume 29 ne dit-il pas en finale (v. 13) :

Que mon cœur ne se taise pas, qu'il soit en fête pour toi,
 et que, sans fin, SEIGNEUR mon Dieu, je te rende grâce !

³ Voir notamment le psaume 85, intitulé également comme simple « prière » et prononcé par quelqu'un qui dès l'ouverture se dit « pauvre » et « démuné », v. 1-2.

Dans la traduction néerlandaise que nous pratiquons au monastère, il est dit : « Ma voix ne se taira plus ! » À la mort du père Georges-Marie, lui qui, à l'hôpital, n'avait plus qu'un désir : « Mon psautier ! », ce verset m'avait occupé l'esprit. Je le lui avais apporté le jour même et il était mort dans cette dernière nuit. Je repensai : « Je psalmodierai sans fin, pour toi, SEIGNEUR ! Ma voix ne se taira plus ! »

Quant au psaume 44, début et fin se font admirablement inclusion :

D'heureuses paroles jaillissent de mon cœur
quand je dis mes poèmes pour le roi
d'une langue aussi vive que la plume du scribe ! (v. 2).

Puis commence l'épithalame, chanté à la gloire du roi et de la reine, en les apostrophant à la deuxième personne :

Lui : « Tu es beau, comme aucun des enfants des hommes... »
Elle : « Écoute, ma fille, et tends l'oreille... »

La finale envisage le futur, dans le temps et dans l'espace :

À la place de tes pères se lèveront tes fils ;
sur toute la terre tu feras d'eux des princes (v. 17).

Puis vient le trait final, où le poète se remet en scène, à la première personne :

Je ferai vivre ton nom *pour les âges des âges* :
que les peuples te rendent grâce, *toujours et à jamais* !

Et du coup je me rappelai que cette louange sans fin éclate également dans le petit psaume alphabétique que nous avons tous les dimanches, à l'office du soir : le psaume 110, qui commence dans l'action de grâce et s'achève dans la louange.

Alléluia ! De tout cœur je *rendrai grâce* au SEIGNEUR ('*odeh*, avec l'*aleph* pour commencer).
À jamais se maintiendra sa *louange* (*tehillato*, avec le *tav* final, dernière lettre de l'alphabet).

De *Aleph* à *Tav*, tout est louange. *Laudatio ejus manet in aeternum*. Louange de Dieu et louange de celui qui loue : une certaine, et bienheureuse, ambiguïté permet ici plus d'une lecture, ce que le psaume suivant, frère jumeau, renforcera puisqu'on y verra les attributs de Dieu (justice, tendresse, compassion) qualifier le juste qui craint le Seigneur et se plaît dans sa loi.

Nous voici brusquement comme enchaîné par une kyrielle de psaumes qui renforcent notre point de départ, noté en finale du

psaume 101 : Dieu veillera à ce que la psalmodie se poursuive, jusque dans la génération qui vient. Au moment où le psalmiste se tait, il annonce une louange qui se maintiendra, de génération en génération. Cinq psaumes nous l'assuraient, en un premier temps, presque sans faire effort (101 et 68 ; 29 et 44 puis 110).

En relisant les finales des psaumes...

Je me suis assis et j'ai repris tout le petit livre des cent cinquante psaumes pour les parcourir un à un. Exercice en soi peu banal : voir comment les psalmistes terminent coup sur coup leurs poésies. C'était une occasion en or pour faire ce que les moines ermites pratiquaient habituellement au début de la tradition : lire tout le psautier d'une traite, en une nuit ou en 24 heures. Il faut compter moins de quatre heures pour le faire, et encore... Un jeune juif religieux d'Anvers, compagnon de route vers Jérusalem, m'assurait dans l'avion que les juifs pratiquaient régulièrement la lecture intégrale du psautier et que cela leur prenait tout juste deux heures et sept minutes ! Au moins, en le faisant, on éprouve à frais nouveaux ce que vivaient nos Pères, on entre dans la tradition et on devient toujours plus capable de transmettre celle-ci, qui de toutes manières nous dépassera toujours, de toutes parts.

J'ai donc ramassé les épis, en faisant comme les serviteurs de Booz : toute âme humble qui voudra repasser derrière moi, trouvera encore et encore de quoi glaner et remplir jusqu'au bord son tablier.

La récolte fut surabondante. Rares sont les psaumes qui n'entrent pas, de quelque manière, en ligne de compte. Aussi, plutôt que de dresser une liste plus ou moins exhaustive des expressions qui arrivent en finale de psaume et se révèlent pertinentes pour notre sujet, essayons de retenir quelques traits majeurs qui reviennent et assurent la continuité par-delà la fin du poème.

Il y a tout d'abord les finales qui soulignent la dimension temporelle : « tout le jour », « chaque jour », « pour toujours », « d'âge en âge », « sans fin », « à jamais » (ou au contraire « *jamais* plus »), « pour la durée des jours », « pour la suite des jours », « de longs jours », « éternel », « chemin d'éternité », « dès lors..., dès maintenant et à jamais », « pour les siècles », « inébranlable », « de nouveau », « aux âges qui viendront », « tant que je vis... tant que je dure... ». Notons déjà la grande variété des expressions, outre leur fréquence : au moins une quarantaine de psaumes entrent ici en ligne de compte. Les expressions s'accumulent surtout en finale du psautier (plus d'un tiers des cas se trouve dans le dernier livre, les psaumes 106

à 150). Certains psaumes, comme notre psaume 101, contiennent trois, quatre expressions variées. Citons spécialement le psaume 21 (très proche sur ce point de notre psaume 101) :

Tu seras ma louange dans la grande assemblée...
 Les pauvres mangeront : ils seront rassasiés,
 Ils loueront le SEIGNEUR, ceux qui le cherchent.
 ‘À vous, *toujours*, la vie et la joie !’
 La terre entière *se souviendra* et reviendra vers le SEIGNEUR.
 Et moi, je vis pour lui : *ma descendance* le servira ;
 On annoncera le SEIGNEUR *aux générations à venir*.
 On proclamera sa justice *au peuple qui va naître* :
 Voilà son œuvre ! (Ps 21, 27-28 et 31-32⁴).

Le petit psaume 60 est également intéressant : au dernier verset (v. 10), le psalmiste s’écrit :

Alors je jouerai *sans fin* pour ton Nom,
 accomplissant mes vœux *jour après jour*.

Mais déjà dans les versets précédents, on souhaitait une même perspective de durée ouverte, expliquant le « alors » en tête du v. 9 :

Aux jours du roi ajoute *les jours* ;
ses années : *génération sur génération*.
 Qu’il trône *à jamais* devant la face de Dieu... (7-8).

Et plus haut, au v. 5 on peut déjà lire : « Qu’*à jamais* je loge sous ta tente » ! Décidément, le poète voulait en venir à du « sans fin », même en dix courts versets !

Ce qui doit ainsi durer ou ce qui est annoncé comme ce qui n’aura pas de fin, c’est la louange ou encore la justice de Dieu. C’est parce que Dieu est Dieu, et qu’il le sera à jamais, que le psalmiste affirme avec une telle assurance une fin sans fin, une fête qui durera dans tous les siècles.

Souvent, il n’est fait aucune mention du temps en ces finales de psaumes, mais seulement de l’espace. Or quand il s’agit de *tout* l’espace, qui de ce fait englobe *tout*, n’est-on pas en droit de penser que même le temps, tout le temps possible, y est compris ? Le psaume 57 offre un bel exemple sur ce point :

Je te rendrai grâce *parmi les peuples*, SEIGNEUR,
 et je jouerai mes hymnes *en tous pays*.
 Ton amour est plus grand que *les cieux*, ta vérité plus haute que *les nues*.
 Dieu, lève-toi sur les *cieux* : que ta gloire domine la *terre* !

⁴ Il faudrait noter plusieurs expressions originales, pas même inventoriées ci-dessus.

Le mouvement vertical en vient à tout embrasser, ciel et terre, dans un présent qui est pensé sans limites. Cette perspective coïncide en réalité avec le Règne, qui est fréquemment thématiqué à la fin d'un psaume, et qui constitue également l'horizon final du livre entier des Psaumes⁵. Le court psaume 145 se contente d'un verset pour dire cette issue définitive : « Le SEIGNEUR règne pour les siècles, ton Dieu, ô Sion, d'âge en âge » (v. 10). Le psaume 102, par contre, consacre à ce Règne toute la strophe finale, longue de quatre versets. Or ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que, si seul l'espace compte dans cette strophe, le temps, lui, a été thématiqué clairement juste auparavant :

L'amour du SEIGNEUR pour qui le craint
est de *toujours à toujours*,
et sa justice *pour les fils de leurs fils*, [...]

Le SEIGNEUR a fixé son trône dans les cieux,
par-dessus tout sa royauté domine.

Bénissez le SEIGNEUR, tous ses anges,
héros puissants, ouvriers de sa parole,
attentifs au son de sa parole.

Bénissez le SEIGNEUR, toutes ses armées,
serviteurs, ouvriers de son désir.

Bénissez le SEIGNEUR, toutes ses œuvres,
en tous lieux de son empire.

Bénis le SEIGNEUR, ô mon âme (Ps 102, 17-18 et 19-22).

Ici, on voit comment l'espace recouvre le temps. On a donc raison de penser le temps comme impliqué même là où il n'est pas explicitement thématiqué. Notons également que ce psaume, qui fait suite à notre lamentation du psaume 101, assure que la justice du Seigneur est « pour les fils de leurs fils ». La génération suivante pourra baigner dans cette même bénédiction que celle à laquelle le psalmiste nous invite déjà. Très souvent on trouve dans le psaume qui suit, une reprise d'un thème ou même une réponse à la question restée en suspens dans le psaume précédent.

Le nombre de psaumes où, en finale, seul l'espace est dit comblé, sans la moindre perspective temporelle, est peu élevé. Peut-être une dizaine ?

- J'en suis sûr, je verrai les bontés de Dieu *sur la terre des vivants* (Ps 26, 13).
- Il détruit la guerre *jusqu'au bout du monde* [...]. Arrêtez ! Sachez que je suis Dieu. *Je domine les nations, je domine la terre* (Ps 45, 10-11).

⁵ Voir le thème du Règne, à partir du quatrième livre, les psaumes 90 à 106, et sa présence dans les six derniers psaumes : 145 à 150.

- Il règne Dieu, *sur les païens* [...] Les princes de la terre sont à Dieu qui *s'élève au-dessus de tous* (Ps 46, 9-10).
- Car tu m'as délivré de la mort [...] pour que je marche à la face de Dieu *dans la lumière des vivants* (Ps 55, 14 ; cf. Ps 26, 13, cité ci-dessus)⁶.

Dans cette catégorie de psaumes on trouve quelques fois l'expression « ciel et terre », mentionnée tout à la fin : elle sert à englober tout, et constitue une finale heureuse de plusieurs poèmes. C'est le cas du psaume 123, 8 : « Notre secours est dans le Nom du SEIGNEUR, *qui a fait ciel et terre* » ; du psaume 133, 3 : « Que le SEIGNEUR te bénisse de Sion, lui qui a fait *ciel et terre* », et du psaume 148, 13 : « Son Nom, lui seul, est sublime, sa majesté *par-dessus terre et ciel...* »

Il arrive plus d'une fois que le psalmiste se passe aussi bien des locutions adverbiales de temps que de celles d'espace pour dire néanmoins en finale de son poème, que tout ira bien, que l'issue définitive sera heureuse. Les exemples ne sont pas trop nombreux, mais ils n'en sont pas moins éloquentes pour cela. Prenons le psaume 16 : après avoir demandé que le SEIGNEUR veuille bien écarter pour de bon les méchants (v.13-14), il conclut :

Et moi, par ta justice, je verrai ta face :
au réveil, je me rassasierai de ton visage (v. 15).

Même effet, au psaume précédent :

Tu m'apprends le chemin de la vie :
devant ta face, débordement de joie !
À ta droite délices éternelles ! (Ps 15, 11).

Au psaume 16, les verbes sont au futur et ouvrent à un avenir illimité. Au psaume 15, aucun verbe n'est au futur, mais on devine une perspective sans fin, suggérée notamment par le dernier mot : « éternelles ».

Notons encore que dans bien de ces finales on voit la face (de Dieu) revenir, soit dans la locution « devant Toi, devant lui » (*lifne'* en hébreu), soit tout à fait explicitement comme ici, dans ces deux finales des psaumes 15 et 16. S'il y a un avenir heureux, ce sera en sa présence, là où sa Face est tournée vers nous et où nous pouvons le rencontrer, comme dans sa demeure, le lieu vers lequel il tourne son regard et sa Face et où il met sa complaisance. Outre les deux

⁶ Voir encore Ps 66, 8 ; 81, 8 (« la terre », « toutes les nations ») et 82, 19 (« Toi seul as pour nom le SEIGNEUR, le Très-Haut *sur toute la terre !* »).

psaumes à peine mentionnés, on peut encore en trouver une dizaine dans le reste du psautier (qu'on se souvienne de la finale du psaume 101 : « leur lignée subsistera *devant toi* », en hébreu littéralement : « *devant ta face* »). Parmi les cas exemplaires, signalons le psaume 40 qui conclut le premier livre :

Et moi, que tu soutiens, je resterai indemne,
tu m'auras à *jamais* établi *devant ta face* !
Béni soit le SEIGNEUR, le Dieu d'Israël,
depuis toujours et à jamais. Amen ! Amen ! (Ps 40, 13-14).

Et le psaume 139, 14 à son tour :

Oui, les justes rendront grâce à ton Nom,
les saints vivront avec ta face⁷.

Une autre façon de bien terminer un psaume, sans avoir recours aux catégories spatio-temporelles, est d'affirmer le point final en insistant sur son caractère total, absolu. Un exemple :

Au matin, je les fais taire,
tous les impies du pays,
pour retrancher de la ville du SEIGNEUR
tous les malfaisants (Ps 100, 8).

Le code temporel est, certes, présent : « au matin », mais, comme tel, il ne dit pas explicitement la durée assurée de la victoire. Par contre les deux « tous » affirment qu'un point final est marqué quant à l'éventuel retour des impies.

Ce dernier trait permet de souligner un autre point fort intéressant dans les finales des psaumes. Il concerne moins la forme que le contenu. Un grand nombre de psaumes débouche sur une double issue : le bien est, ou sera, récompensé, et le mauvais puni. Ou encore : il y a tout de même une justice ; Dieu, en fin de compte, tranchera en faveur des justes et rendra justice aux humbles et aux opprimés. Ce point d'aboutissement est source de joie, de consolation, de cris de victoire. Il y a un grand nombre de manières de dire cela, mais l'idée, sous toutes ces formes, est constante, à travers les cinq livres. Un mot comme « le salut », ou « la victoire », mais aussi « le bonheur », « la vie à jamais » et « la paix » (cf. « Paix sur Israël ! » dans les psaumes des montées), ou encore « la bénédiction » et « le jugement » peuvent résumer cet état final que Dieu, ou le psalmiste avec l'aide de Dieu, établira. Une telle conclusion peut

⁷ Voir encore les psaumes 4, 7 ; 9, 20 ; 10, 7 ; 41, 12 ; 42, 5 ; 43, 25 ; 55, 14 ; 60, 8 ; 79, 20 ; 97, 9 ; 113, 7.

être lue sur le mode tranquille d'une leçon de sagesse ou encore sous forme d'une prophétie, ouvrant la perspective sur l'eschatologie. On verra que, dans ce cadre eschatologique, des connotations messianiques peuvent facilement surgir.

Le sort final du juste...

Dès le psaume 1, on entrevoit le point que nous voulons considérer ici : le psaume s'achève en parlant du Jugement où les impies « ne tiendront pas », et conclut, sous forme de proverbe : « Le SEIGNEUR connaît la voie des justes, mais la voie des impies se perdra » (v. 6), un futur qui rappelle le Jugement du verset précédent.

Le psaume 3, en soi le tout premier psaume de la collection, s'achève en alternant les registres : d'abord on règle le compte aux méchants, puis on établit le salut des justes :

Tous mes *ennemis*, ... les *méchants* tu les frappes [...]
tu leur brises les dents.
Du SEIGNEUR vient le *salut*,
viens ta *bénédiction* sur ton peuple ! (v. 8 et 9).

Notons ici pour la première fois un dérivé du verbe « bénir » : une étude antérieure m'a permis de voir que c'est là un verbe chéri des finales de bien des psaumes, outre les quatre bénédictions au terme des quatre premiers livres (Ps 40, 14 ; 71, 19 ; 88, 52 ; 105, 48)⁸.

La finale, très solennelle du psaume 17, embrasse l'espace le plus large (« chez les païens ») et couvre le temps bien au-delà de David qui est pourtant supposé prier ce psaume. La perspective eschatologique est sans doute suggérée, plus que clairement affirmée, de même la portée messianique, mais les relectures du psaume, dès le Nouveau Testament, n'ont pas manqué d'y lire la destinée du Messie.

Vive le SEIGNEUR, et *béni* mon rocher,
Exalté le Dieu de mon *salut*,
le Dieu qui me donne les *vengeances*
et prosterne les *peuples* sous moi !

⁸ Voir B. STANDAERT, « Zegenen », *Heiliging* 50 (2000/1), p. 1-38 (pour les psaumes : p. 12-22). Pour une étude fouillée des conclusions des cinq livrets dans l'unique psautier, voir Roberto VIGNOLO, « Circolarità tra libro e preghiera nella poetica dossologica del salterio. Contributo alla 'terza ricerca' del salterio come libro », dans *La Parola di Dio tra scrittura e rito*, (XXVII Settimana di Studio, Ass. Prof. di Liturgia), Calambrone, 2000, p. 127-188. Pour un état de la question sur la composition du Psautier, voir : Jean-Marie AUWERS, *La composition littéraire du Psautier. Un état de la question*, (Cahiers de la Revue Biblique 46), Paris, Gabalda, 2000. Du même, citons encore : « Les voies de l'exégèse canonique du psautier », dans *The Biblical Canons* (éd. J.M. AUWERS & H.J. DE JONGE, BETL 163), Peeters, Leuven, 2003, p. 5-26.

Me délivrant *d'ennemis* furieux,
tu m'exaltes par-dessus mes *agresseurs*,
tu me libères de *l'homme de violence*.

Aussi je te louerai *chez les païens*,
SEIGNEUR, je jouerai pour ton Nom.
Il multiplie pour son roi les délivrances
et montre de l'amour pour son *messie*,
pour David et sa descendance à jamais (Ps 17, 47-51).

Au psaume 30, on retrouve la double issue, et une perspective plus ou moins nettement eschatologique :

Aimez le SEIGNEUR, tous les siens :
il *garde les fidèles*,
mais le SEIGNEUR *rétribue avec usure*
celui qui fait *l'orgueilleux* (v. 24).

La finale du grand psaume 36, qui durant 22 strophes, selon le nombre des lettres de l'alphabet hébraïque, équilibre sans cesse les deux destinées des justes et des impies, ne peut terminer qu'en assurant l'issue respective des deux :

Regarde le parfait, vois l'homme droit :
il y a pour le pacifique une *postérité* ;
Mais les pécheurs seront tous anéantis,
la *postérité* des impies extirpée.
Le *salut* des justes vient du SEIGNEUR [...] ;
abrités en lui, il les *sauve* (Ps 36, 37-40).

Et encore la finale du psaume 54 :

Décharge sur le Seigneur ton fardeau
et lui te subviendra,
il ne peut laisser à jamais
s'écrouler le juste.
Et toi, ô Dieu, tu les pousseras
dans le puits du gouffre,
les hommes de sang et de fraude,
avant la moitié de leurs jours.
Et moi je me fie en toi (v. 23-24).

Comprendre cela, c'est selon le psaume 106 une question de sagesse :

Les *justes* voient, ils sont en fête ;
et *l'injustice* ferme sa bouche.
Est-il un *sage* ? qu'il observe ces choses,
il y reconnaîtra l'amour du SEIGNEUR (v. 42-43).

Davantage liée à l'histoire du salut, est la finale du psaume 52 (ou 13) :

... car Dieu *disperse* les ossements de *ton assiégeant*,
 on les bafoue, car Dieu les *rejette*.
 Qui donnera de Sion le *salut* d'Israël ?
 Lorsque Dieu *ramènera* son peuple,
allégresse à Jacob et *joie* pour Israël (v. 6-7).

Ce principe d'une équité ou d'une justice que Dieu établira en fin de compte, est dit dans quelques psaumes de façon toute formelle, comme un dernier trait du poème :

Ps 61, 13 : « Tu paies, toi, à l'homme selon ses œuvres ». À qui est bon, tu révèles ta grâce, mais celui qui est injuste, rencontrera la puissance divine (voir v. 11 !).

Ps 57, 12 : « Oui, il est un Dieu qui *juge* sur terre ! »

Ps 70, 24 : « Ma langue tout le jour redira ta *justice* ! »

Ps 91, 16 : « ... pour publier que le SEIGNEUR est *droit*, mon Rocher, en lui rien de faux ! »

Au centre de ce beau psaume 91, bien équilibré dans sa composition, il est affirmé avec force que les *impies* ont beau « pousser comme l'herbe », « c'est pour être abattus à jamais », tandis que le *juste* « poussera comme un palmier, il grandira comme un cèdre du Liban ». Et c'est là l'œuvre du Seigneur que l'homme stupide ne comprend pas (v. 7).

Songeons encore, pour conclure ce relevé, à ces quelques psaumes du Règne qui en chœur nous disent comme point d'orgue de leurs compositions : oui, le Seigneur Roi « vient ! Il vient pour *juger* la terre, pour *juger* le monde avec *justice* » (Ps 95, 13 ; 97, 9 ; etc.). Il y a une justice et elle se révélera au terme de tout.

Les ténèbres n'ont pas le dernier mot

En contrepoint, il vaut la peine de signaler deux psaumes qui surprennent, car leurs finales ne correspondent pas du tout à ces perspectives, dégagées ci-dessus. Il s'agit du psaume 38 et du psaume 87.

En finale du psaume 38, on lit :

Détourne ton regard, que je respire !
 avant que je parte, et plus rien de moi (v. 14).

Il y a certes bien des manières d'interpréter ce dernier trait, mais il reste qu'il contraste avec toutes les finales étudiées jusqu'ici. La condition mortelle de l'homme est prise au sérieux, en cette finale comme dans le reste du poème :

Vois d'un empan tu as fait mes jours,
 et ma durée un néant devant toi ;
 rien qu'un souffle, tout homme qui se dresse,

rien qu'une ombre, l'humain qui marche ;
rien qu'un souffle, les richesses qu'il entasse,
et il ne sait qui les ramassera (v. 6-7).

« Rien qu'un souffle, tous les humains », affirme le verset 12. Il rappelle encore la condition des pères : « Je suis l'étranger chez toi, un passant comme tous mes pères » (v. 13⁹). En demandant à Dieu de détourner son regard, il en espère au moins un moment de répit, et donc toute espérance n'est pas morte. Au cœur du poème il est même dit : « Mon espérance, elle est en toi » (v. 8). Disons qu'au lieu d'être assuré *pour toujours* d'une bonne issue, le psalmiste, ici, garde au moins une espérance réelle de bonheur mais limitée à ce qui lui reste à vivre ici-bas. Le ton est tout de même positif, mais tempéré par un réalisme quelque peu désenchanté. Au lieu de croire que *la face de Dieu* puisse lui garantir un avenir *heureux pour toujours*, il demande que Dieu, « un moment, détourne son regard... » La différence est notoire.

Mais, pour bien interpréter une telle finale, il importe en outre de poursuivre la lecture : aussitôt après commence le psaume 39, qui reprend le verbe de l'espérance (« *J'espérais le SEIGNEUR d'un grand espoir* ») et affirme dès l'ouverture qu'il a été « redressé », « remis sur ses pieds », et qu'un « chant nouveau », « une louange à notre Dieu » lui a été mis dans sa bouche (v. 2-4) ! On apprend ici comment le dernier mot d'un psaume n'est jamais donné avant l'alléluia final du psaume 150.

Il en est de même pour le psaume 87. Sa finale est encore plus sombre que celle du psaume 38 : « Tu éloignes de moi amis et proches ; ma compagnie, c'est la ténèbre » (v. 19). C'est alors que le bon lecteur s'interroge aussitôt : mais comment commence la suite ? Dans la tradition juive¹⁰ on parle du psautier comme « d'un livre à plusieurs chapitres », et donc la question du lecteur devient : à la fin de ce chapitre, quel sera donc le ton du prochain chapitre ? Et l'acte de lecture oblige à unir les chapitres les uns aux autres.

Ici le psaume 88 commence par : « L'amour du SEIGNEUR à jamais je le chante, *d'âge en âge* ma parole annonce ta fidélité ! » Ce verset aurait aussi bien pu servir de conclusion d'un psaume que d'en-tête, avec les formules déjà rencontrées si souvent de « à jamais » et « *d'âge en âge* ». Or ce psaume s'achève de la façon la plus étrange à certains égards, mais cette finale est plus révélatrice qu'aucune autre de toute la pédagogie mise en œuvre dans le psautier

⁹ Cf. Gn 23, 4 : (Abraham parla aux fils de Heth) « Je vis avec vous, dit-il comme un émigré et un hôte. »

¹⁰ Cf. le commentaire de Rabbi HIRSCH, au XIX^e siècle.

comme livre, selon l'intention de ceux qui l'ont composé et nous l'ont transmis. La finale de ce grand psaume, où de façon lyrique le poète rappelle la parole donnée de Dieu à travers le fameux oracle de Nathan à propos de David et de sa descendance (voir 2 Sm 7), développe une prière tragique :

Toi pourtant tu as rejeté et répudié, tu t'es emporté contre ton oint ;
tu as renié l'alliance de ton serviteur, tu as profané jusqu'à terre son diadème (v. 39-40).

Celle-ci se prolonge sur quatorze versets, accusant Dieu de ce qu'il a laissé faire au successeur de David et le suppliant de « se souvenir de l'insulte à son serviteur » (v. 51). Les derniers mots ne sont que cela : le rappel des outrages et des insultes que les adversaires de Dieu ont fait tomber sur le messie, l'oint du Seigneur (v. 51-52). Puis plus rien. Ou plus exactement, comme le psaume est placé en finale du troisième livret du psautier, on trouve une bénédiction analogue (mais aussi un rien plus courte) à celles qui terminent le premier ou le deuxième livret : « Béni soit le SEIGNEUR à jamais ! Amen ! Amen ! »

Pour bien saisir la force de cette finale qui débouche malgré tout sur une bénédiction et un Amen redoublé, je puis rappeler ici une expérience faite plusieurs fois déjà. Un frère de Bose m'a un jour raconté comment à Jérusalem il avait prié les cent cinquante psaumes avec des chrétiens orientaux, dans une des chapelles latérales du Saint Sépulcre. À trente ou quarante on y prie tous les cent cinquante psaumes en même temps, chacun recevant au début de l'heure une portion de cinq ou six psaumes. En moins d'un quart d'heure on a parcouru tout le psautier. Un jour j'ai été amené à le proposer à des étudiants venus au monastère pour un week-end sur les psaumes. Nous étions neuf en tout. Chacun recevait une vingtaine d'unités. On s'est mis à réciter, dans un brouhaha assez inhabituel, il est vrai. Mais lentement on s'est comme calmé, chacun poursuivant sa récitation, respectant le voisin qui faisait de même. Entre vingt et trente minutes, la psalmodie nous a portés mutuellement. Puis il y eut l'événement de la fin. Au lieu de terminer ensemble, les voix se sont tues une à une. Cinq voix, puis quatre, puis trois, puis deux, puis plus qu'une voix se prolongeant encore un peu dans le silence de toutes les autres. Et puis plus rien. Rien que du silence. Mais quel silence ! Je l'entends encore résonner dans toute sa plénitude au fond de moi. Or les voix s'éteignaient en disant notamment « Béni soit le SEIGNEUR, le Dieu d'Israël ! Amen ! Amen ! » ou « Amen ! Alléluia ! », ou encore « Le SEIGNEUR bénit son peuple dans la paix ! » et « Que tout ce qui respire,

loue le SEIGNEUR. Alléluia ! » Que n'avait-on pas crié vers Dieu auparavant, mais ultimement les voix entraient dans le silence en disant : « Ta louange soit sans fin ! Tu es béni. Amen ! Alléluia ! » Cette expérience offre sans doute la meilleure clef de lecture pour comprendre la transition brusque et remarquable entre le verset 52 et 53 du psaume 88 :

... Ainsi tes ennemis, SEIGNEUR, ont insulté, ainsi insulté les traces de ton messie ! (v. 52).

Béni soit le SEIGNEUR à jamais ! Amen ! Amen ! (v. 53).

En mettant nos pas dans les pas de ces chrétiens orientaux, le psautier s'est remis à vivre, dans sa dynamique la plus forte et la plus vraie.

*
* *

Sommes-nous encore capables de transmettre ? Ou sommes-nous témoins d'un processus où la tradition sous nos yeux s'effrite, se perd, se discute et se commente mais où la vraie transmission n'a plus lieu ? Voilà la question que nous nous posons au départ de cette recherche. Un verset de psaume a comme ouvert une perspective d'espérance : en finale du psaume 101, le psalmiste nous rassurait : il y aura une descendance qui continuera à louer Dieu et à psalmodier. Cette finale, tout de même remarquable, n'était pas unique en son genre, ce qui nous a poussé à faire une recherche qui repasse par l'ensemble des cent cinquante psaumes.

En conclusion nous pouvons dire que le verbe psalmique nous achemine vers un horizon de bonheur, de paix, de salut et de victoire. Cet horizon est présenté tantôt comme proche et presque immédiat, tantôt lointain, eschatologique, mais toujours assuré en Dieu, qui ne manquera pas d'établir la justice et la paix. « *All shall be well* ». Tout ira bien. La parole du Christ à la mystique anglaise Julian de Norwich recouvre bien l'enseignement du livre dans sa finalité.

Le psautier transmet donc cette conviction : la psalmodie est fertile, elle engendre, d'autres viendront après nous, se lèveront, et psalmodieront à leur tour. Encore faut-il psalmodier, se livrer à la pratique, corps et âme. Saint Benoît recommandait : au moins un psautier par semaine. Mais on en est à un psautier par mois, dans bien des cas. N'y a-t-il pas ici le risque qu'on décroche, qu'on n'y arrive plus, qu'on se contente d'une sélection, d'une petite anthologie, de quelques versets de psaumes abrégés ? La crainte n'est pas

imaginaire : dans certaines congrégations actives c'est bien ce qui se fait¹¹. Aussi je repense à l'apophtegme anonyme :

Un vieillard a dit : les prophètes ont fait des livres ; puis sont venus nos Pères, qui les ont mis en pratique ; ceux qui sont venus après eux les ont appris par cœur ; puis est venu cette génération-ci qui les a copiés et mis dans les placards, sans en rien faire (Nau 229).

Nous sommes avertis. Nous pourrions nous affadir, ou encore perdre le contact avec le rocher qui aimante. Alors nous offririons un métal dénaturé qui n'attire plus et n'est plus attiré. Revenons donc en force et lisons de tout notre être. Et nous deviendrons psaume. Et nous engendrerons des psaumes et des psalmistes. Nous mourrons dans un verset de psaume et nous ressusciterons pour encore louer et psalmodier. La louange ne connaîtra pas de fin. Sur la terre comme au ciel. Amen. Alléluia.

*Sint-Andriesabdij,
Zevenkerken, 4
B-8200 SINT-ANDRIES BRUGGE.*

Benoît STANDAERT, osb

¹¹ On pourra lire une réflexion sur l'histoire des transformations de l'usage du psautier au cours du vingtième siècle dans notre conférence, « Bidden met psalmen in onze cultuur », parue dans *Als een ademruimte voor de mens. Bidden in onze cultuur*, Carmelitana, Gent 2002, p. 79-92, reprise et retravaillée dans « De Psalmen in onze (ge-)tijden », dans *Benedictijns Tijdschrift* 64 (2003/2), p. 60-71.